

# Théorie de la critique L'activité traduisante entre l'acte de lire et l'acte d'écrire

*Said KHADRAOUI*  
*Université de Batna*

## Résumé :

*Cet article traite la question du rapport triangulaire entre l'acte de traduire et ceux de lire et d'écrire. En tant qu'art de lire, de comprendre et de reproduire un texte second semblable et différent du texte source, la traduction littéraire est prisonnière d'un certain nombre d'intérêts à la fois distincts et complémentaires.*

*Plus qu'une simple opération sur la langue, la traduction littéraire est une activité créatrice et une réflexion interdisciplinaire. Sa valeur dépend du savoir-lire et du savoir-écrire.*

Aussi ancienne comme la parole, l'activité traduisante ne cesse de s'inscrire comme une réelle problématique. Elle n'est plus un simple acte de traduction ; voire un acte de transposition et de superposition de mots et d'idées d'une langue à une autre langue, mais une opération intellectuelle et un privilège qui s'inscrit entre l'acte de lire et celui d'écrire.

Ainsi donc, la traduction peut se proclamer, par excellence, comme une discipline noble. Elle l'est incontestablement ! Elle l'est par la mouvance et la dynamique de son objet d'étude : la littérature, car une discipline se définit généralement par son objet d'étude et par ses méthodes.

Le traducteur est un être « polyvalent », sa mission évince les principes individualistes et le place dans les bastions d'une dimension universelle : là où la générosité, la tolérance et l'acceptation de la différence sont des règles élémentaires, sans lesquelles l'activité traduisante perdra toute sa valeur et sa raison d'être. Pour ce, il est évident d'admettre qu'il n'y a pas de traduction fidèle. La question de la fidélité absolue en traduction n'est

légitime que dans l'imaginaire. Le traducteur n'est-il pas un être humain sensible, réceptif et influençable ! La reproduction du sens source relève du domaine de l'impossible. Seule donc, la création divine jouit du label de l'originalité absolue et de l'exclusivité.

Pour ces raisons, il est admis de dire que la traduction est entourée de contraintes. Et là encore le concept de subjectivité ne peut être totalement écarté. C'est pourquoi, la traduction se présente comme un acte d'une délicatesse incontestable. Cet état de fait nécessite un processus aussi complexe que celui par lequel est passé l'auteur de l'œuvre source.

En ce sens que le traducteur opérera toujours sous l'influence de contraintes et d'intérêts fort distincts. Si le texte source a été produit sous l'influence d'un vécu existentiel, historique, culturel, social, littéraire ... il en va de même que sa lecture se fera sous l'influence d'impulsions et de préoccupations tout aussi réelles, et desquelles le lecteur traducteur ne peut se démarquer totalement.

Ainsi apparaît le premier écueil, celui de la lecture. A ce propos, nous estimons que la traduction d'une œuvre littéraire dépend de sa compréhension. Nous comprenons pour traduire et non l'inverse. C'est la nature de la lecture et sa valeur qui conditionnent, dans un premier temps, toute rédaction possible, donc toute traduction, puisqu'elle est une recreation, voire une réécriture : **« la lecture d'un texte étranger va produire un texte second, double du premier. Une suite de lectures va se faire écriture prisonnière d'impératifs en apparence inconciliables : d'un côté le respect du texte original, texte source, de l'autre la nécessaire production d'un autre texte cible, texte créé ou plutôt recréé. »(1)**

La lecture est une science. Et savoir lire, n'est pas lire. Savoir lire, c'est savoir déchiffrer le code du texte, c'est avoir un outillage conséquent, des connaissances variées qui touchent tous les domaines dont ceux relatifs à la linguistique, la sociologie, la psychologie, la culture... A ce titre, nous dirons que la littérature est à la fois histoire et discours.

Traduire c'est d'abord comprendre le sens de l'œuvre littéraire. Or, nous savons que celle-ci peut avoir de sens très nuancés, qu'une première lecture, même attentive, est incapable de les saisir. Il faut se pénétrer d'une

## **Théorie de la critique: L'activité traduisante entre l'acte de lire et l'acte d'écrire**

compétence de lecture indiscutable. Ce n'est pas n'importe quelle lecture qui donne accès au sens de l'œuvre. Ainsi donc, la pénétration aux abîmes de l'œuvre est sujette de ce savoir lire.

En d'autres termes, ce n'est pas parce qu'on peut lire, qu'on peut écrire et par conséquent traduire. La compétence traduisante dépend, dans un premier lieu, du savoir lire, et, dans un second lieu, du savoir écrire. D'où le rapport triangulaire entre l'acte de traduire, celui de lire et l'acte d'écrire.

Par le savoir lire nous ne visons pas cette opération mécanique qui vise : « **à suivre des yeux les caractères d'une écriture et pouvoir les identifier, connaître les sons auxquels ils correspondent.** » (2) Mais plutôt déterminer : « **les unités de deuxième articulation du langage** » comme l'affirme **André Martinet**. Ce qui signifie que la compréhension ne suffit pas à elle seule, il faut la concrétiser et la matérialiser.

De son côté Georges Mounin souligne que : « **pour traduire, il ne suffit pas de connaître les mots, il faut connaître les choses dont parle le texte à traduire.** » (3). Lire un texte littéraire, c'est l'aborder à partir de sa propre perception, de sa sensibilité, de son système de valeurs, de ses références... ce qui permet de dire que la lecture est aussi création. Toutefois, cette création ne doit être, en aucun cas, à l'origine de la déformation du message source. Si un tel cas se présente se serait le pire des échecs surtout si cet acte est accompli volontairement. En outre, et dans certaines situations, c'est l'infidélité qui rend la traduction de plus en plus belle : « **les traductions sont comme les femmes. Si elles sont belles, elles ne sont pas fidèles et si elles sont fidèles, elles ne sont pas belles.** » A ces propos nous ajoutons l'expression de **Georges Mounin** dans laquelle il considère que les traductions sont comme des femmes ; pour être parfaites, il faut qu'elles soient fidèles et belles. (4) Quant à nous, nous considérons que cette réflexion est acceptable dans le cas des femmes, mais elle n'est pas évidente lorsqu'il s'agit des traductions littéraires.

L'impossibilité de séparer l'infidélité de la traduction tient surtout à l'objet même de la discipline ; celle-ci : « **travail de lecture, d'interprétation et de réécriture, entreprise d'importation et de naturalisation, elle est le résultat de choix d'ordre linguistique, stylistique, esthétique et aussi idéologique.** » (5)

Ce qui revient à dire que l'identification d'un mot nécessite parfois des recherches poussées surtout en l'absence d'équivalent dans la langue et la culture cibles. Comme le signale **M. Eckenschwiller** : « **à travers les mots, sous les mots, derrière les mots, au-delà des mots... nous donnons corps et vie aux choses, aux pensées. Les mots sont à notre service mais aussi nous trahissent : mots- pièges, mots creux, mots passe- partout** » (6)

Dans la majorité des cas, le traducteur s'efforce d'effectuer un décalage et un déplacement dans le temps pour saisir la différence due à un espace autre que le sien. C'est dans ce sens qu'on parle de lectures hétérospaciales et hétéro-temporelles. C'est vrai, la lecture littéraire est variable en fonction de notre manière de percevoir les mots. Ceux-ci : « **sont instables, dépendants, de toute une imprégnation et un conditionnement. Selon notre appartenance socio- culturelle, notre âge, notre formation, notre histoire, nous accordons des sens et des poids divers aux mots. Le même signifiant possède des signifiés différents. Chaque personne a son vocabulaire construit à partir de connaissances sur lesquelles se greffent des charges affectives.** » (7)

Nul doute que la traduction est une interprétation, mais elle est aussi une réduction. Une telle réduction ne doit pas être appauvrissante mais clarifiante puisqu'elle ramène le mot à sa signification juste, à son ultime sens. Là aussi, et compte tenu de la polysémie du mot, du sens qu'il acquiert dans un contexte donné à un moment donné ; est- il possible, encore une fois, de parler de transposition parfaite, de fidélité ?

A ce titre, nous oserions dire non. Mais qu'en revanche la différence qui en résulte ne sera pas perçue comme une atteinte à l'originalité du moment qu'elle n'est pas voulue, mais comme la part de créativité du traducteur, car l'essence de la ressemblance c'est la dissemblance comme disait **Platon**.

Certes, la réécriture du traducteur ne sera ni exactement le texte source, ni le texte cible ; elle formera en quelque sorte un intermédiaire, une passerelle, un lieu d'échange, d'interaction et de brassage de cultures de mentalités et d'intérêts fort divers. Le lecteur traducteur est donc invité par le texte lui-même à faire preuve d'un savoir lire et par la suite d'un savoir écrire, car : « **le phénomène littéraire n'est pas seulement le texte, mais aussi son lecteur et l'ensemble des réactions possibles du lecteur au texte-énoncé et**

énonciation. » (8) C'est pour cette raison que la traduction est considérée comme une source d'enrichissement par excellence. Elle encourage l'ouverture sur autrui, défend le principe de complémentarité indispensable pour tout changement d'un effectif développement d'ordre scientifique, littéraire, culturel ou autre.

Après cette esquisse dans laquelle nous avons essayé de mettre en relief le rapport triangulaire entre l'acte de traduire, de lire et d'écrire, nous tenterons dans ce qui suit de parler des différents intérêts qui conditionnent toute traduction. L'apport de ces intérêts ne doit être ignoré. Toutefois, nous devons signaler qu'ils n'ont de valeur et de mérite que lorsqu'ils s'inscrivent dans une procédure qui permet de faire le lien entre eux ; c'est-à-dire parler de la relation d'interdépendance qui les détermine.

### **1- L'INTERÊT LINGUISTIQUE :**

La traduction n'est pas un jeu de transposition, de superposition et de transfert de mots et d'idées d'une langue à une autre. Au contraire, elle est, par son essence, un jeu combinatoire entre deux systèmes linguistiques fort différents. Pour ce, la question des équivalents et des interférences, que pose toute traduction, doit être prise au sérieux.

Traduire n'est pas rapporter un texte d'une langue à une autre, mais c'est savoir le rapporter ; c'est-à-dire être en mesure d'exploiter toutes les ressources du langage dans la langue source et la langue cible. C'est pourquoi le traducteur doit être un bon bilingue.

L'acquisition d'un savoir linguistique est indispensable, du moment que l'usage de la parole diffère d'une situation à une autre et d'un contexte à un autre. C'est dire que dans la traduction littéraire, le traducteur est en libre. Cette liberté explique, en partie, le recours aux équivalents, à l'ajustement et au réajustement du sens. Et c'est là où le traducteur est appelé à manifester tout son talent et son savoir-faire pour mettre à son profit toutes les richesses qu'offre la langue.

En effet, c'est dans la parole ordinaire que peuvent se réaliser toutes les composantes du langage. Ceci explique la polyvalence du langage ordinaire qui, en dépit de sa complexité et la multiplicité de ses composantes et de ses facteurs, 9 offre au lecteur traducteur, une gamme variée de lectures. Notons,

dans ce contexte, que la réalisation de : « **la lecture est une activité nécessaire liée à la totalité de l'individu, à ce qu'il est, à ce qu'il vit, à son propre actuel...Lire, c'est avoir choisi de chercher quelque chose...** » (10) Connaissant que ce n'est pas tout le monde qui possède cette faculté, nous considérons que la question de la fidélité absolue en traduction n'est pas légitime. Elle n'existe que dans l'imaginaire de ceux qui ignorent la particularité de la traduction. Le traducteur n'est-il pas un être humain réceptif, influençable et sensible ! La reproduction du sens source dans son intégralité et en toute fidélité relève du domaine de l'impossible. Seule donc la création divine jouit du label de l'originalité absolue et de l'exclusivité.

Comme outil de précision et de rigueur, la linguistique assure la scientificité de la traduction, du moment qu'elle : « **répond avec précision sur le plan scientifique à cette question fondamentale : que doit-on traduire...dans un texte pour atteindre le plus totalement possible l'objectif premier, la qualité première d'une traduction : la fidélité totale à tout le texte ?** »(11)

Le traducteur est tenu donc de s'investir sur le plan linguistique, dès lors s'il considère que son travail a pour but de communiquer avec autrui, d'établir des ponts et briser toute forme d'isolationnisme et d'exclusivisme.

A ce titre, nous estimons que la traduction, notamment littéraire, est un art qui se préoccupe de remplir : « **deux conditions dont aucune en soi n'est suffisante : connaître la langue, et connaître la civilisation dont parle cette langue.** » (12) Parce qu'elle nécessite différentes connaissances, l'activité traduisante n'est pas uniquement une opération sur la langue, elle est aussi une opération culturelle, sociologique, psychologique et littéraire. Reconnaître cette spécificité, c'est reconnaître la complexité de la traduction et comprendre le peu de traducteurs et traductions surtout dans les pays du tiers monde.

Toutefois, si nous insistons sur l'importance de l'intérêt linguistique, ce n'est pas pour faire de la traduction une science exacte et une discipline infallible, mais c'est pour fournir aux traducteurs les moyens nécessaires pour faire face à tous les problèmes qui peuvent surgir au cours de la traduction. C'est aussi une manière pour dire que le traducteur doit s'équiper de moyens efficaces et adéquats..

## **Théorie de la critique: L'activité traduisante entre l'acte de lire et l'acte d'écrire**

Certes, la traduction est l'expression linguistique d'un écart entre deux langues. Or, nous connaissons que chaque langue a son propre système et ses propres règles, ce qui signifie que la traduction proprement dite est déterminée par tout ce qui se rattache à la linguistique et que même sa scientificité découle de celle de la linguistique. Quiconque se trouve en face d'une traduction doit savoir qu'il se trouve en face de deux réalités linguistiques distinctes : celle de la langue source et celle de la langue cible.

D'une manière générale, la linguistique est, pour la traduction un outil de précision qui lui fournit l'essentiel des concepts dont il a besoin. Cette réalité qui fait que tout traducteur s'abreuve d'un bain linguistique bien déterminé, confirme, encore une fois, le principe de différence et d'écart qui caractérise chaque activité traduisante, car : « si les mots ( dans n'importe quel système linguistique) étaient chargés de représenter des concepts donnés d'avance, ils auraient chacun, d'une langue à une autre, des correspondants exacts pour le sens : or il n'en est pas ainsi(13) dans la traduction ou Le traducteur pour des considérations esthétiques et parfois techniques, recourt à l'ellipse, à l'allusion, à la distorsion, emploie des tournures personnelles, invente des ressources. Ce sont ces procédés qui font que la traduction est une création et que le traducteur est un co-auteur. Par sa pratique, il participe à la survie de l'œuvre source.

### **2- L'INTERÊT SOCIOCULTUREL**

Nul doute que la création littéraire est à la fois histoire et discours. L'intérêt des conditions et des circonstances de la production est important. C'est pourquoi : « **traduire est aujourd'hui non seulement respecter le sens structurel ou linguistique du texte ( son contenu lexical et syntaxique) mais aussi le sens global du message avec son milieu, son siècle, sa culture, et s'il le faut la civilisation toute différente dont il provient.** » (14)

La traduction est donc une pratique à la fois sociale et culturelle. L'attitude du traducteur en face d'un texte n'est pas uniquement une attitude personnelle, mais elle est aussi une attitude qui reflète un esprit collectif ; voire un esprit social est culturel double ; celui de l'auteur et celui du traducteur.

Ce qui revient à dire que l'impact des données socio-culturelles sur la littérature n'est plus à démontrer. De ce fait, nous estimons que le travail du

traducteur reflète un effort qui ne peut s'inscrire que dans une perspective de complémentarité qui accepte la différence et considère l'autre comme partenaire incontournable. L'édification de la civilisation mondiale, qui ne saurait être autre chose que la coalition à l'échelle mondiale de toutes les cultures préservant chacune sa spécificité, passe inévitablement par l'acceptation du principe de la différence.

La traduction devient donc un lieu où s'exprime l'écart et la différence. Par cette particularité, l'activité traduisante : « **aboutit à transformer le texte- cible en une sorte d'intertexte.** » (15) Ce qui permet de dire que le traducteur est un réconciliateur entre deux systèmes : celui de la linguistique et celui de la culture. Il contribue aussi à la promotion du « **partenariat du savoir et de la culture.** »

Les notions de décalage et de différence sont donc dans la traduction plus qu'évidentes. La lecture de l'œuvre à traduire : « **va se faire en fonction de nouveaux centres d'intérêt, avec d'autres systèmes de référence... la réception de l'œuvre étrangère ( en traduction) ne peut être dissociée de l'examen des représentations ou des images que la culture cible (celle qui a traduit et qui lit, interprète) se fait de la culture source regardée, traduite, reçue** » (16) Dans certaines situations de traductions, il faut partir non pas du sens apparent que véhicule le mot, mais des images qui s'en dégagent et qui renvoient à la culture source.

En outre, le traducteur, ce passeur, cet intermédiaire, ce bâtisseur doit savoir qu'aucune culture n'est inférieure à une autre. Certes, elle est la mémoire collective d'une société, elle la caractérise, elle la définit, mais elle ne peut être appréhendée et conçue que dans un cadre universel et humain.

Toute culture n'est que perméable aux autres. Les brassages constatés à travers le monde sont frappants. Le monde ne se limite pas à une petite vie, c'est un univers hétéroclite dont il est de connaître tous les recoins.

Il va donc de soi que si la compétence linguistique et littéraire est une nécessité dans toute traduction, celle relative à la culture et aux conditions de production et de réception est aussi déterminante. La traduction ne peut se concevoir sans une richesse culturelle en dehors de laquelle le traducteur risque de s'égarer.

En outre, il est à signaler que dans toute société et dans toute culture il y a des constantes et des variables. Pour ce, le traducteur est appelé à se pénétrer d'une culture riche lui permettant de saisir la signification de chaque mot et de le rattacher à son juste contexte culturel et social. Si la culture de chaque société est une constante, l'évolution de cette culture est aussi une constante. Un mot peut avoir changé de signification, pour le saisir objectivement il faut le penser dans son contexte d'origine.

### **3)- L'INTERÊT PSYCHOLOGIQUE**

La lecture d'une œuvre littéraire à traduire est une interprétation personnelle. Certes, les éléments linguistiques et socioculturels déterminent, en partie, cette interprétation, mais la psychologie du traducteur, son idéologie, sa compétence, son état d'âme au moment de la traduction déterminent quant à eux le sens que va prendre l'œuvre en traduction.

Comme le fait remarquer **D.H.Pageaux** : « **les interprétations des textes littéraires ( notamment étrangers) sont souvent tributaires d'options politiques, philosophiques, religieuses, et pas seulement esthétiques.** »(17) Or, ces options portent généralement un cachet personnel et sont synonymes d'engagement, d'acte de décision et de conduite individuelle.

La traduction littéraire est une réflexion sur la psychologie des peuples. On peut, à partir d'un texte traduit, connaître la mentalité de la société décrite dans l'œuvre source et repérer les déformations qu'a subies l'image de cette société dans l'œuvre cible. Ce qui ressort du domaine de la littérature comparée.

S'investir donc sur le plan psychologique est opération d'un intérêt considérable, car c'est là qu'il y a achoppement. Une telle opération est d'une importance. Elle exige du traducteur de s'approprier nécessairement le profil psychologique de l'auteur, connaître son horizon littéraire, ses préoccupations, son engagement, ses préférences...afin de mieux saisir sa vision du monde et par conséquent être en mesure de déchiffrer le message qu'il souhaite transmettre. Il y va de la qualité de la traduction, laquelle doit plonger dans les profondeurs même du silence, du non-dit, des allusions...

Ainsi, toute traduction est un dispositif d'auto-analyse qui repose sur la nature de la relation du traducteur avec le texte à traduire.

#### 4) L'INTERÊT METHODOLOGIQUE ET DIDACTIQUE

L'activité traduisante n'est ni innocente ni gratuite. Souvent, elle se fait en fonction d'un certain nombre d'intérêts dont ceux relatifs à la didactique et à la méthodologie. C'est pourquoi la qualité de la traduction et sa valeur dépendent, en partie, de la manière avec laquelle on traduit un texte. Autrement dit, le mécanisme de l'acte de traduire ne doit jamais faire oublier au traducteur de penser à la question inaugurale dans toute opération de traduction à savoir : de quoi s'agit-il ? c'est – à- dire quel est le sens du texte à traduire ?

La réponse à cette question fait appel à une autre, celle de se demander si derrière le sens apparent n'y a-t-il pas un autre sens doué d'une intention particulière ? Ce qui renvoi au savoir- lire. C'est dire que les différents intérêts que nous venons de présenter entretiennent une relation d'interdépendance, d'où l'impossibilité de les séparer.

Après la découverte du sens et toutes ses implications, vient donc le savoir- faire du traducteur. Et c'est là que surgit une question de grande importance : comment faut-il traduire ? A ce titre, nous considérons que si : « **la communication humaine, par le langage, consiste en la transmission d'un vouloir-dire qui, à son tour, conditionne l'acte langagier.** » (18) Certes, le vouloir-dire est l'évidence même de tout acte créatif, mais il ne peut être détacher du savoir-dire ou du savoir-faire. Pour ce, il ne suffit pas de connaître toutes les potentialités du langage, de saisir le sens de l'œuvre à traduire, mais il faut savoir exploiter toutes les richesses de la langue.

Une telle compétence permet la création d'une œuvre dont la valeur et l'originalité permettent d'atteindre le but escompté : demeurer fidèle au texte source et créer, à partir de traduction, un effet sur autrui. C'est ce qui explique la présence de certaines œuvres de traduction qui dépassent, sur le plan artistique et esthétique, les œuvres sources.

Nous estimons, qu'en matière de traduction, la didactique refuse de procéder à la fragmentation du sens. Ainsi, le traducteur doit considérer le sens du texte source dans sa totalité. Traduire phrase par phrase ou mot par mot, sans se soucier de la cohérence textuelle est une opération à grands problèmes. Le risque de fausser le sens, de le dénaturer n'est pas à écarter. Ce qui est contraire à l'essence même de l'activité traduisante et à l'éthique morale.

## **Théorie de la critique: L'activité traduisante entre l'acte de lire et l'acte d'écrire**

A ce stade de notre réflexion deux remarques s'imposent :

**Premièrement** : il est hors question de parler de traduction sans parler de connaissances approfondies dans les différents intérêts que nous venons de présenter et surtout de la relation d'interdépendance qui les caractérise. C'est pourquoi, nous n'hésitons pas de dire que la traduction est une activité interdisciplinaire

**Deuxièmement** : l'activité traduisante ne doit pas être abordée dans un esprit de rivalité, de haine et d'infidélité. L'éthique morale est un paramètre sine qua non. C'est là une condition préliminaire afin que le traducteur s'élève au-dessus de tous les conflits.

La traduction est une réflexion à caractère humain. Le traducteur a pour tâche essentielle de contribuer à l'éclatement des frontières linguistiques, géographiques, littéraires et culturelles, de participer au rapprochement et à la découverte de l'autre, d'instaurer un esprit de complémentarité et de défendre le principe de différence.

De même, nous estimons que ce traducteur, passeur, médiateur, intermédiaire, interprète, découvreur, voyageur a pour qualité première de ne jamais s'égarer, car lorsqu'il part, à partir de la traduction, à la découverte de l'autre, il n'oublie aucunement le chemin du retour qui le rattache à ses origines

S'il est admis comme le souligne **D.H.Pageaux** que l'activité traduisante ne peut pas être séparée de l'activité créatrice, (19) il est exigé du traducteur de ne jamais perdre de vue le texte source, ni de se démarquer de sa culture par complexe, par complaisance ou par sympathie. C'est pourquoi nous considérons que le texte de la traduction reflète une double authenticité : celle de l'auteur créateur et celle de l'auteur traducteur. En somme, ce dernier ne se transforme-t-il pas, par sa réécriture, en un co-auteur !

Certes, tout traducteur est confronté à des contraintes qui font que dans toute traduction il existe une part d'infidélité. Mais au-delà de cette inévitable infidélité, il y a lieu de signaler que la valeur de cette opération dépend du savoir théorique préjudiciel que tout traducteur est censé acquérir et posséder.

Ce traducteur, passeur, médiateur, intermédiaire, interprète, découvreur, voyageur a pour qualité première de ne jamais s'égarer, car lorsqu'il part à la découverte de l'autre, à sa présentation et à sa conquête il n'oublie aucunement le chemin du retour.

Enfin, nous concluons sur la mise en relief d'une idée force que nous considérons comme fondamentale : la traduction est une réflexion interdisciplinaire. Cette mise au point, nous autorise objectivement à parler du rapport triangulaire entre l'acte de traduire, de lire et d'écrire.

Ainsi, nous considérons qu'en l'absence d'un savoir théorique préjudiciel il n'y a pas de traduction qui puisse se faire néant. En effet, il n'y a pas de degré zéro de la traduction. Celle-ci dépend du savoir- lire et du savoir- écrire.

## **REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

- 1- **Pageaux. (D.H)** : La littérature générale et comparée, A.Colin, Paris.1994, p.41
- 2- Petit Robert, Canada, 1991, p. 1100
- 3- **Mounin (Georges)** : Linguistique et traduction, Dessart et Mardaga Bruxelles, p.44
- 4- **Fou Cambert (Jean)** : La manière d'être lecteur, O. C. D. L.Sermar, 1976, p. 38
- 5- Linguistique et traduction, p. 145
- 6- Littérature générale et comparée, p. 42
- 7- **Eckenschwiller (Michel)** :L'écrit universitaire, Ed Chihab, Alger, 1995, p.65
- 8- IBID, p.65
- 9- **Maurel (Anne)** : La critique, Hachette, 1994, p. 115
- 10-**Germaine. (F), Alain. (B)**: Didactique des langues, traductologie et communication, De Boeck Université, Bruxelles, 1998, p.131
- 11- Linguistique et traduction, p. 113
- 12- IBID, p. 44
- 13- **Saussure (F. de)** : Cours de linguistique générale, Payot, Paris, 1983, p.161
- 14- Linguistique et traduction, p.116
- 15- Littérature générale et comparée, p.41
- 16- IBID, p.53
- 17- IBID, p. 52
- 18- **Hellal (Yamina)** : La théorie de la traduction, O.P.U. Alger, 119
- 19- Littérature générale et comparée, p. 45